

NANTES EN FLANANT
(Souvenirs, Scènes et Croquis)
Henri BARBOT

Illustrations de RYLEM

Imprimerie de Lajartre, Nantes 1930

numérisation : Odile Halbert, avril 2007

<http://odile-halbert.com/Paroisse/Loireat/NantesFlanant/Nantes.htm>

34 – Le marché aux Chevaux

Une fois par mois, environ, le vaste quadrilatère de la place Viarme s'anime d'une vie passagère, grâce au marché aux chevaux.

Entre temps, c'est une sorte de désert qu'aucune manifestation commerciale n'utilise et que peu de personnes consentent à franchir d'un bout à l'autre, à moins de grande nécessité.

Cependant, celui qui veut se risquer à traverser cette solitude suivant sa plus grande diagonale, doit, en l'absence de chameaux conducteurs et de sentiers bien frayés, diriger sa marche vers une petite fontaine pour jeux d'enfants, située à peu près au centre et dont la vasque contient quelquefois de l'eau, quand il pleut.

En observant ce point de repère, on peut arriver sans trop de zigzags au pays des Touaregs, je veux dire à la rue des Hauts-Pavés.

Une fois par mois, donc, tout change. Dès le matin, les mugissements et les hennissements se-

couent le silence habituel du lieu et les longues lites de quadrupèdes viennent s'aligner par catégories, sous le fouet des bouviers et des maquignons.

D'un côté de la place se groupent les bovins, plus ou moins encornés suivant les races, plus ou moins massifs suivant leur provenance de Bretagne ou de Vendée et que l'insensibilité de leurs conducteurs contraint à baisser à chaque pas leur grosse tête reliée à une patte de devant.

De l'autre côté, et en plus grand nombre, les « chevalins » accompagnés de quelques mulets et de pauvres ânes, sympathiques philosophes à la mine de parents pauvres.

A vrai dire, la collection de ces animaux est disparate et la grâce des ombrages manque pour parer la marchandise ; le jour cru y fait saillir les côtes et les croupes. Les bovins semblent, en ville, une espèce dépaysée, mal à l'aise, faisant une tache étrange dans le cadre des rues.

Les chevaux, eux-mêmes, déshabillés de leur équipement, prennent l'air piteux de bêtes mises au vert parmi les cailloux. Où sont ces belles foires de Bretagne, tenues sous les ramées de la grand'place où s'émouchent les petites vaches pies-noires et ces beaux bidets bretons, ronds et rablés, doux et infatigables, nourris des ajoncs qui poussent dans les fentes du granit et que les tout petits enfants conduisent aux abreuvoirs ?

Ce sont là des bêtes en villégiature ; place Viarme, c'est la troupe des esclaves qui travaillent dur pour

gagner leur vie. Il n'y a qu'une chose qui, d'un pays à l'autre, ne change pas : c'est le maquignon. Que le quadrupède vendu soit destiné à renforcer les équipes Grandjouan, à tirer la voiture de livraison, ou même à fréquenter l'étal de l'équarisseur, c'est toujours du négoce, mais les nobles coursiers ne sont-ils pas délaissés pour l'automobile ?

Puisque le pittoresque n'existe pas dans l'harmonie du tableau, cherchons-le dans la diversité : pêle-mêle, les grands et les petits, les jeunes et les vieux, les malingres et les robustes. Peu de bêtes piaffant, ou caracolant, ou mâchant leurs mors écumeux ; rien du destrier, hélas ! ni du palefroi ou de la haquenée de jadis. Le noble « harnois » n'est plus qu'un carcan et ce n'est pas le fidèle compagnon de promenades ou d'aventures qu'on vient chercher là, mais plutôt le « canasson » laborieux ou le percheron aux rudes épaules. Les transactions n'en sont que plus nombreuses, car malgré la concurrence du pétrole, il faut des chevaux de travail, beaucoup de chevaux, utiles jusqu'à la mort inclusivement, puisqu'on les mange.

Quand, par hasard, le soleil essaie de dorer le désert de Viarme et de jeter un peu de lustre sur les robes aux couleurs connues des maquignons, les pommelés, les truités et les pies, les rouans, les aubères et les alezans, les bais bruns et les bais cerise et les pelages miroités, on évoque en vain cette splendide caravane des Arbas du grand désert dont Fromentin nous a dit, en coloriste qu'il était :

« Il y avait là de forts beaux chevaux ; mais ce qui me frappa plus que leur beauté, ce fut la franchise inattendue de tant de couleurs étranges. Je retrouvais ces nuances bizarres si bien observées par les Arabes, si hardiment exprimées par les comparaisons de leurs poètes. Je reconnus ces chevaux noirs à reflets bleus, qu'ils comparent au pigeon dans l'ombre ; ces chevaux couleur de roseaux ; ces chevaux écarlates comme le premier sang d'une blessure. Les blancs étaient couleur de neige et les alezans couleur d'or fin. D'autres, d'un gris foncé, sous le lustre de la sueur, devenaient exactement violets ; d'autres encore, d'un gris très clair, et dont la peau se laissait voir à travers leur poil humide et rasé, se veinaient de tons humains et auraient pu audacieusement s'appeler des chevaux roses... et je compris la différence qu'il y a entre le langage des peintres et le vocabulaire des maquignons. »

Au temps de Fromentin, le cheval était encore roi, un peu comme chez les Arabes de nos jours, et l'homme aimait à ajouter à sa propre prestance l'allure de la noble bête, aux lignes fines et puissantes ou à conduire un trotteur rapide comme le vent, docile et fougeux tout ensemble.

Les formes impeccables et les robes éclatantes sont aujourd'hui remplacées par la chaudronnerie des automobiles et le cavalier, qui est devenu « mécano », fait du 80 à l'heure et regarde avec mépris les chevaux de la place Viarme qui persistent à aller à pied.



Notices sur les rues de la ville de Nantes,

Edouard PIED, Nantes 1906

Place Viarme

Premier arrondissement. Paroisse de Saint-Similien.

De la rue des Hauts-Pavés à la rue Porte-Neuve.

Cette place, où se tient le Champ de foire (depuis 1752), cc qui lui a valu un instant le nom (le place des Agriculteurs, a pris son nom de Camus Pontcarré de Viarme, nommé intendant de Bretagne le 17 septembre 1735 ; elle a été établie sur d'anciens fossés bordés de remparts. C'est là que fut exécuté le 29 mars 1796 le général vendéen Francois Athanase Charette de la Contrie, né à Nantes, 1, rue du Château ; un monument fut érigé le 28 mars 1896 sur un terrain qui borde la place. C'est aussi sur cette place, de la fenêtre d'une maison sise dans le pâtre de vieilles baraques sises au nord et dénommée Hôtel de la Tête Noire (ce serait, en supposant la rue à gauche, ct à droite l'entrée de la rue des Hauts Pavés, la deuxième maison faisant suite à celle qui a deux lucarnes), que partit la balle qui atteignit Cathelineau le 29 juin 1793.

C'est enfin en cet endroit que se font les exécutions depuis 1830.

Les actes relatifs aux immeubles remontent au XVIII^e siècle, on y rencontre aussi de nombreuses réclamations sur la viabilité, à tel point que le clergé doit intervenir pour assurer le service de la paroisse. Les achats d'immeubles pour la formation de la place datent de 1750 et les foires y furent transportées du terrain Saint-André en 1759.

Addenda :

